

LÉO FERRÉ SUR LES BARRICADES

Il y a d'abord un orchestre de chambre qui joue du Vivaldi, du Haydn et du Von Dittersdorf. C'est aujourd'hui la mode dans les banlieues. Pour attirer un vaste public populaire, on engage une grande vedette du tour de chant (Adamo, Brel, Brassens...). Et quand le public est là, on lui fait entendre comme par surprise, un peu de « grande » musique. Pour la vedette, c'est une façon de se donner bonne conscience. Pour les organisateurs aussi. Ce mariage, pour un soir, de l'argent gagné en disques et galas, et d'une pauvre héritière qui a bien besoin, malgré ses titres de noblesse, de redorer son blason et d'élargir son public, a de quoi satisfaire. Cela permet, en effet, à des musiciens de travailler régulièrement, à de petites formations de se faire entendre. On sait que la musique a besoin de

débouchés et d'air plus vif. Il ne m'appartient pas de juger l'Ensemble instrumental de France que dirige Jean-Claude Hartmann. Mais je dois à la vérité de dire que le public qui était venu entendre Léo Ferré, à Boulogne-Billancourt (dans un théâtre tout neuf, très beau, et très grand, qui était comble) l'a écouté attentivement et l'a beaucoup applaudi. Ensuite, il y a Léo Ferré. On croit que l'orchestre va s'en aller. Mais non. Accompagné par cet ensemble à cordes, Léo Ferré chante une sorte de suite poétique qu'il a écrite sur des textes de Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Apollinaire et Aragon (orchestrée par qui ? On aimerait le savoir, c'est fort remarquable), qui laisse un peu rêveur. S'agit-il, là encore, d'offrir à un vaste public une occasion de se cultiver au contact de grands textes ? L'intention est louable, mais ne les

entendrait-il pas mieux sans musique ? Le problème serait un peu long à débattre, et finalement assez vain, car ce n'est pas Rimbaud ni Verlaine qu'on est venu entendre, mais Ferré lui-même.

Il fait son « tour de chant » après l'entracte. Un très long tour de chant. Avec beaucoup de chansons nouvelles. Depuis quelque temps, l'inspiration de Léo Ferré semblait s'essouffler un peu et tourner en rond. Mais deux événements d'importance lui donnent, cette année, un certain renouveau. Le 7 avril, il perd son chimpanzé favori : Pépé. Cette mort lui inspire une chanson assez belle, et qu'il chante avec une forte émotion. Après tout, perdre un chimpanzé, c'est peut-être aussi déchirant que de perdre son père, sa mère, ou ses enfants. On ne sait pas. Il faudrait en avoir aimé un pour juger.

Et puis, en mai, il y a eu les

événements que vous savez. Alors le vieux anarchiste se réveille. Il sort de son armoire son petit drapeau noir. Malgré son âge, ses épaules voûtées, ses cheveux gris, peut-être ses rhumatismes, il parvient à se hisser de nouveau sur les barricades. Il « rempile » et crie bien haut qu'il a toujours vingt ans. Il salue les enfants de mai « qui reviendront en automne », il entonne un hymne au quartier Latin. Il glisse des pavés dans toutes ses chansons, et « les flics qui les prennent sur la gueule », et des enragés, et des beatniks (parce qu'au point où il en est, il a besoin d'embrasser toutes les révoltes), et des insultes au gouvernement, et aux Français qui ont voté, et, bien sûr, à la Marseillaise. Tout y passe. Sans surprise. On connaît déjà, et depuis longtemps.

Cela exalte une partie de la salle qui fait : « Ah ! » Cela

en choque une autre qui fait : « Hou ! » C'est la règle. C'est le jeu. Oui, finalement, rien d'autre qu'un jeu. Et un jeu facile. Parce que ce sont des chansons faciles. On pouvait espérer que ces événements lui inspireraient de vraies grandes chansons. En fait, c'est la mort de son chimpanzé qui l'a blessé plus profond, et l'a fait crier plus haut.

Alors, à regarder, à écouter cet homme, qui s'obstine dans ses invectives et ses malédictions, et qui veut tellement dire non à tout par principe, on finit par se demander si, au fond, tout au fond, ce grand méchant loup, qui voudrait tellement faire peur, ce grand justicier, qui voudrait tellement qu'en redoute sa justice et son châtiement, n'est pas tout simplement un naïf au cœur tendre.

JACQUES TOURNIER.

Les Nouvelles Littéraires du 24 octobre 1968